

# Interview de Veronika Duprat-Kushtanina, docteure en sociologie

## *Pouvez-vous résumer votre parcours ?*

J'ai commencé à travailler sur le vieillissement en 2005 lorsque j'étais en Master au Collège universitaire français de Moscou. C'est un organisme qui a été créé par diverses universités françaises et l'EHESS. Il dispense un enseignement en français avec des conférences et des séminaires réguliers sur les méthodes qualitatives. Dans ce cadre, j'ai décidé de travailler sur les retraités. A cette époque des coupes sombres dans les politiques de la vieillesse avaient provoqué des mouvements de protestation de retraités sans précédent en Russie. La transition post-soviétique a induit des pertes nombreuses des formes de soutiens aux personnes âgées dans le domaine de la santé tant que les pensions de retraite, ce qui a considérablement insécurisé les populations âgées et a causé une hausse de l'emploi senior. J'ai alors fait une enquête sur ces populations et le ressenti des stigmates liés au statut de retraité. J'ai ensuite reçu une bourse pour les travaux que j'ai prolongés dans le cadre d'un Master 2 à l'EHESS, puis d'une thèse sur la grand-parentalité en France et en Russie soutenue en 2013. J'ai mené parallèlement une thèse à Moscou sur l'intégration sociale des retraités en milieu urbain.

## *Quels sont les difficultés liées aux choix de l'objet vieillissement lui-même dans la communauté de recherche à laquelle vous appartenez ?*

J'appartiens à un laboratoire très pluridisciplinaire aux thématiques assez large. Mais je n'ai pas eu de financement les 3 premières années. Cela pose problème. Dans des laboratoires plus spécialisés, il y a sans doute plus d'opportunité mais dans mon cas, j'ai dû me mettre en quête de financement par moi-même ce qui m'a posé des difficultés. Je me suis sentie intégrée dans mon laboratoire, mais un peu isolé dans ma thématique de recherche. D'où l'importance de la création d'un groupe sur le vieillissement rassemblant des thésards de différentes disciplines autour de cet objet.

## *Vous avez donc créé un groupe de travail regroupant des jeunes chercheurs sur le vieillissement ?*

Oui. Il s'agit précisément d'un groupe au sein du Réseau des jeunes chercheurs « Santé et société » de la MSH Paris Nord qui regroupe des doctorants et post-doctorants de la France entière et même quelques belges. Ce groupe se nomme « VieillissementS » avec un S pour bien marquer la pluralité des processus que nous étudions. Nous avons été soutenus initialement par le Réseau des jeunes chercheurs « Santé et société ». Aujourd'hui, il apporte un soutien exclusivement logistique. Nous répondons à des appels d'offre annuels de la fondation Campus Condorcet et la MSH Paris Nord pour fonctionner d'une année sur l'autre. Il n'y a donc pas de financement structurel.

## *En quoi le groupe de travail est une réponse à vos besoins ?*

Le groupe de travail permet de palier des manques de transfert de connaissance sur le plan thématique et méthodologique. Nous organisons entre 2 et 4 journées thématiques par an autour d'un concept et d'un thème qui aborde à la fois le plan théorique et les méthodes à mettre en œuvre.

Nous pouvons aussi valoriser nos travaux dans ce cadre par les journées mais aussi des numéros de revue comme SociologieS. Le groupe de travail permet aussi ensuite de mettre en place des collaborations entre nous ou avec des acteurs confirmés du monde de la recherche.

***De manière générale, quels sont les freins, les leviers et vos préconisations pour permettre aux jeunes chercheurs de pouvoir travailler et développer leurs compétences ?***

Les principaux freins sont liés au financement de la recherche en sciences sociale. La sociologie n'est pas encore assez installée dans l'univers de la recherche sur le vieillissement. Et la discipline est encore peu sollicitée par le monde non-académique. Le nombre de postes ouverts et fléchés sur le vieillissement à l'université est bien trop faible. D'où un risque de drainage des compétences sur cette thématique vers d'autres domaines. Les reconversions thématique après 4 ans de formation sur le vieillissement – voire plus - sont des réalités et des dangers pour l'avenir de la recherche sur le vieillissement.